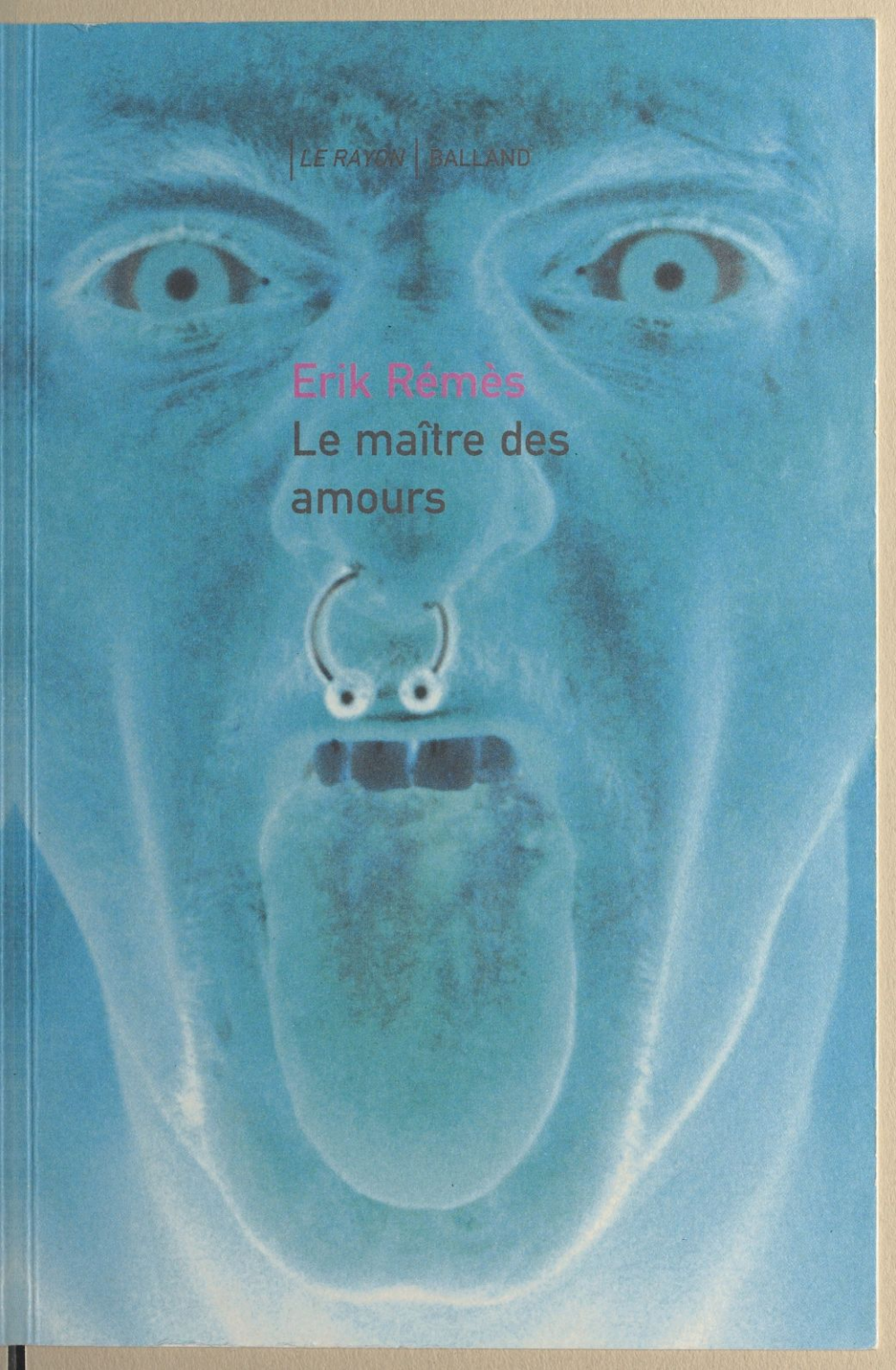
LE RAYON | BALLAND

Erik Rémès

Le maître des amours



025463744 823

Le maître des amours

D4

2000 - 70938

LE RAYON | BALLAND

Erik Rémès

Le maître des amours

Éditions Balland
33, rue Saint-André-des-Arts
75006 Paris

DL- 23.05.2000 22191

Du même auteur

Je bande donc je suis, Balland, 1999
Guide de l'hétérosexualité et des plaisirs pansexuels (à paraître)

Pour contacter l'auteur :
Remes@cybercable.fr
Vous pouvez visiter son site Internet :
www.projetx.com/~remes

© Éditions Balland, 2000.

BnF
L&A

À Jean-Paul

– Tu ne toucheras pas le sexe de ma femme. Pas tout de suite en tout cas. Tu resteras habillé, en débardeur et jogging.
– Je n'aime pas masser habillé, c'est une question de contact direct.
– J'y tiens.
– Bon, c'est d'accord. Je vous sers à boire ? Jus d'orange, coca ?
– Un coca s'il te plait, dit la femme.
– Moi aussi, merci.
– De la musique classique, cela vous va ? C'est parfait pour se détendre. Tu voudras que je te masse aussi, Patrick, après avoir massé ta femme ?
– Ah ! Non-non ! Moi tu ne me toucheras pas, je ne suis pas homo, je te regarde uniquement t'occuper de ma femme.
– Alors assis-toi sur la chaise, mets-toi en face de nous, pour bien nous voir.
La femme se déshabille, comme une femme, lentement, pliant un à un ses vêtements, nettement, avant de les poser sur le dossier de la chaise, sagement rangés. Elle est pas mal du tout Julie, 30, 35 ans peut-être, une jolie fille, sympa. Cela va être agréable, ce corps de femme, doux et soyeux. Ça change beaucoup des hommes, le corps des femmes.

C'est vraiment autre chose. Patrick est pas mal non plus, grand, mince, la cinquantaine très-très bien portée, en costard, viril, sexe. Il a tout l'air d'un pur hétéro. Je trouve ça très excitant. Sexe. J'aime bien baiser avec des couples hétéros. C'est le premier couple que je reçois depuis que je suis masseur. Depuis que j'ai commencé à me prostituer pour devenir écrivain, je n'ai reçu que des hommes. Mariés pour la plupart. Des hétéros en goguette, en quête de virilité, le trou à combler. Il faut que je vous raconte.

Bonjour, je suis BerlinTintin, j'ai trente-trois ans. Je suis masseur bisexuel et prostitué. Il n'y a pas de métier idiot. Il n'y a que des métiers bien ou mal faits. J'essaie d'être un bon tapin. Une bonne pute. Ce n'est pas facile, pas facile d'être un gigolo. Mais, avec le temps, je commence à y parvenir. J'apprends plein de choses, sur les gens, sur les autres, sur moi, sur le corps et la sexualité. Je rencontre beaucoup d'hommes et de femmes, des couples. Trop peut-être, mais c'est très-très intéressant, humainement parlant. Je vous le dis tout de suite : je ne suis pas tombé dans la prostitution, comme on tombe en décadence. C'est un choix de vie que j'assume pleinement. Je suis devenu pute parce que la vie qu'on a, de nos jours, basée sur l'argent et sa quête, je trouve ça lamentable. Il est vrai que j'avais besoin d'argent, c'était vital aussi. Mais si je suis devenu tapin, en fait, c'est pour avoir le temps de finir mon livre, "Je bande donc je suis". Pour l'instant, je n'ai pas encore trouvé d'éditeur. Etre pute correspond à un projet de vie artistique quoi. J'ai mis du temps à assumer ce boulot de pute, pas mal de temps même. Ce n'est pas facile à assumer d'être une pute. Vous savez, le regard des gens...

Il faudrait peut-être que je vous raconte comment tout a commencé. L'origine de tout cela, les massages, la prostitution. Le pourquoi du comment, quoi. Cela me semble important, sinon, vous n'allez rien comprendre à mon histoire, l'histoire de BerlinTintin. Et ce serait bien dommage. Il est important que vous compreniez tout ce qui s'est passé. Comment et pourquoi cela s'est passé. Je vous raconte donc tout.

Voilà quelques mois que j'ai enfin ma nouvelle maison monde près de la grande forêt de l'Est. Après un an d'errance, oui un an, à droite à gauche, chez les copains. La galère quoi. Plus de maison, plus d'amour, plus de boulot. Je vous raconte (de toute façon, vous verrez bien, je vous raconte tout, je ne vous cache rien). Le XIIème arrondissement, ce n'est pas si mal que ça, oui-oui ! C'est un peu excentré, c'est certain, mais j'ai justement envie d'être reculé, décentré. Je suis un garçon assez décalé en fait. Plus envie de vivre dans le Marais, comme avant, rue des Blancs Manteaux. Le quartier du Marais devient de plus en plus gay, très, un peu trop pour moi. Pour y vivre en tout cas. Les établissements foisonnent, éclosent. C'est quand même très bien pour les homos.

Bon c'est sûr, le XIIème, ce n'est pas super excitant, pas de troquets branchés, encore moins de lieux nocturnes, beaucoup de vieux, mais bon, ce n'est pas mal du tout. Les vieux, depuis dix ans que je suis à Paris, je n'avais jamais parlé avec eux. Je ne fréquentais aucun vieux. Et là, je parle à mes petites mémés, je les aide pour les courses. Au supermarché, comme je suis grand, 1,90 m, tout de même, oui-oui, on me demande toujours de chercher quelque chose perché là-haut sur la dernière étagère. Et moi, bonne pâte, je me déplie et me transcende pour atteindre l'objet de leur convoitise. C'est

vrai, à ce Momoprix, les étagères sont vraiment très-très hautes, c'est étonnant.

Elles sont toujours contentes les petites vieilles quand je m'occupe d'elles. D'ailleurs, ça m'étonne franchement qu'elles me parlent aussi facilement. Peut-être parce qu'elles commencent à me connaître dans le quartier. C'est vrai, les piercings et les tatouages, on voit des reportages dessus, même sur TF1. C'est dire que c'est populaire. D'habitude, les gens ont peur de me parler. Je ne sais pas pourquoi, je fais un peu peur aux gens. C'est comme ça. Oui-oui, on me le dit souvent. Enfin moins qu'avant. Depuis le temps, je me suis calmé, assagi. Un look un peu trop hard. Je ne sais pas, je suis comme ça. Je suis bien comme ça, c'est tout. C'est original, et le monde, je trouve vraiment qu'il manque d'originalité parfois. Et de couleurs aussi. Le réel dehors est vraiment trop sérieux. Bon d'accord, mon look est surprenant, dur, j'ai les cheveux un peu courts, rasés à blanc même. J'ai un gros septum nasal et des tatouages, plein partout sur les bras. Je suis aussi très-très grand. Sans parler des fringues, oulala !, avec plein de couleurs partout et tout et tout. Quoi que dans le quartier, la plupart du temps, je sois en jogging. Très sportwear en fait, massage oblige. Puis, il paraît que j'ai une tête un peu bizarre. Moi je ne m'en aperçois plus. Vous imaginez depuis le temps : je vais tout de même avoir 33 ans, hein. On a le temps de s'y faire à 33 ans, se faire à tout même. Donc voilà, les petites vieilles, au lieu de croire que je vais voler leur sac, les agresser, voire même les violer, oulala !, et bien elles me demandent de chercher leurs biscottes sur des étagères si hautes. Je ne sais pas pourquoi, je suis content de leur parler comme ça aux petites vieilles.

Oui, les vieux... Mes grands-parents, je ne les ai pas connus

beaucoup. Du côté de maman, n'en parlons pas. Son père est mort alors qu'elle avait dix ans (c'est pour ça, je pense, qu'elle a un rapport aux hommes assez curieux et qu'elle a tant investi sur moi. Je suis un peu l'image de son père, elle est totale incestueuse et cacastratrice). Sa mère vivait en Nouvelle-Calédonie. Je ne l'ai jamais connu. De l'autre côté, du côté de papa, sa maman est morte quand j'avais cinq ou six ans. On vivait à la Guadeloupe et à l'île de la Réunion, alors, le grand-père Pierre, je ne le voyais pas souvent. Mais je l'aimais bien Pierre. Un sacré tempérament cet homme. Je lui ressemble beaucoup d'ailleurs. Il est mort, j'avais quatorze ans. Les rares oncles et tantes, inconnus. Ma sœur, ce n'est pas mieux, elle a dix ans de plus que moi, s'est mariée avec un Bolivien, a vécu à Caracas. On l'a revue deux fois en presque 20 ans. Maintenant, elle habite en Nouvelle-Calédonie. La famille, je ne sais pas trop ce que ça veut dire.

– Voilà madame votre paquet de biscottes, dis-je. Sans sel, précisai-je avec un grand sourire un peu niais (pour ne pas lui faire peur).

– Oh !, merci mon grand garçon, vous êtes vraiment trop gentil.

– Vous ne voulez pas que j'en profite pour prendre de la confiture ou du miel des Hautes-Alpes pendant qu'on y est ? Dans le quartier, elles s'inquiètent de ma santé, me demandent des nouvelles de ma petite voisine, Bénédicte, avec qui je suis tout le temps d'habitude. Il y a une petite vieille, elle m'énerve presque, parce qu'elle trouve que je ne grossis pas :

– Mais vous mangez bien au moins ?, qu'elle me dit à chaque fois que je la croise en bas de la maison ou au Momoprix (parfois au Franpipi aussi).

– Ben si vous saviez ma bonne dame, je suis un véritable ogre, et gourmand avec ça....
Ça m'énerve qu'elle s'inquiète comme ça de mon alimentation. Ça me rappelle ma mère. Dans le XII ème arrondissement, c'est bien, je me sens anonyme. Ça me change du Marais et de son foisonnement perpétuel : emporté par la foule qui m'entraîne...

Ma maison monde est un ancien garage tout en longueur, avec de larges baies vitrées, lumineux et spacieux. J'en sors très-très peu. Mes amis François et Alain m'ont prêté de l'argent pour les trois mois de loyer en caution. Mes parents, après avoir gueulé, comme à l'accoutumé, m'ont aussi prêté du fric et se sont portés caution. Bon, c'est sûr, il a fallu que j'insiste. Je me suis même très-très énervé au téléphone en leur disant que ce n'était pas la peine de se reproduire si c'était pour aussi mal s'occuper de sa progéniture. Mais bon, ils l'ont quand même fait. Je suis leur fils tout de même ! Les choses s'arrangent peu à peu pour moi, je sors de ma galère. De toute façon, je ne pouvais pas descendre plus bas, au fond de la piscine en petit pull marine, je ne pouvais que remonter. Je n'avais pas encore envie de mourir, je n'ai jamais eu envie de mourir, enfin presque. Depuis, je suis passé à autre chose, je suis devenu un grand et gentil garçon, fort et dur, autonome. Pour survivre. Car il faut bien survivre.
Je vis dans la grande maison monde à Paname. Un ancien garage à camion, à l'orée du bois de l'Est, bordée d'un long jardin où je peux laisser libre cours à mes rêveries et pas qu'à ça d'ailleurs. Une vie comme un huis clos dans ma maison monde, avec ma petite chatte Milou (parce que BerlinTintin et Milou, warf-warf). Une maison tout où les

hommes et les femmes viennent s'initier à l'amour. Se perdre et se trouver. Se retrouver. Car oui, je suis le maître des amours. Mon épopée initiatique terminée, ce quasi chemin de croix des années précédentes de ma vie, je m'occupe dorénavant des autres. Cela change. Je laisse libre cours à mon humanisme et à ma libido débordante. Exubérante.

Je vis dans la grande salle principale de la maison monde, vaste, claire, douce et aussi un peu froide. Un peu seulement, volontairement dépouillée. J'aime bien les choses dépouillées, zen en fait. Je sors très peu de la maison monde, très-très peu même. Je m'y sens bien, en sécurité, protégé du monde extérieur, du monde du dehors, de son agressivité. Vous ne trouvez pas le réel agressif, vous? Le métro, le matin, la tête des gens, le stress, le ciel gris, la pluie, le froid, la pollution et patati et patata. Ce réel en dehors, il est trop violent. Trop coûteux. Invivable. Enfin je trouve, non? Ce monde, dont je ne fais pas partie, dont je ne fais plus partie. Je ne veux pas de ce monde, trop agressif, trop dur. Je veux m'en protéger. Il faut m'en défendre pour ne pas être étouffé, submergé, lapidé, dilapidé. Je n'en ai jamais voulu de ce réel (il me l'a bien rendu depuis, d'ailleurs). Ce monde non plus ne voulait pas de moi, me repoussait comme un corps étranger au réel. Ce furoncle sur le corps du Grand Tout. Avait-il déjà, en fait, rien qu'une fois, voulu de moi ce monde-là? Avait-il eu son mot à dire? Avait-il eu un rôle ce monde-là dans la décision de ma naissance? Avait-il influé volontairement sur le cours des événements pour me faire advenir, devenir ce que je suis maintenant? Pute?

Je ne vous ai pas encore raconté mon année de galère, non? 1996, l'annus horribilis comme dirait la reine mère. Cela a

été terrible pour moi, le divorce du prince Charles, les impôts sur le patrimoine, etc., horribilis je vous dis. Maintenant, au moins, j'ai une maison. Mais pas d'amour et de boulot, des charges et un loyer à payer et moi à nourrir. Plus un livre, mon livre, à finir. Car maintenant, je veux être écrivain, un poète. Oui, je veux être écrivain. Ecrivain, c'est beau. Mais je n'ai même pas d'ordinateur pour finir de taper mon bouquin. Et il faut manger pour vivre. Que la vie peut être bête, des fois, tout simplement.

Je vous raconte tout. Un enchaînement de circonstances, un éboulement d'être. Cela avait commencé en 1996, mon annus horribilis. Tout partait en couille dans ma vie, le boulot, l'amour, mes relations aux autres. Ça foutait le camp, prenait l'eau de toute part, je m'enlisais. Je n'arrivais pas à aimer les femmes, pas à retenir les hommes. Plus rien ne tournait rond. J'écrivais pour *Libération* depuis 1993. Je m'occupais de sida, d'homosexualité, de faits de société, parfois de mode. La vie avec *Libé*, pour un journaliste comme moi, radical, n'était pas toujours facile. Il me regardait d'un drôle d'air avec mon piercing septum nasal. Il fallait toujours se battre pour vendre des papiers sérieux. Il voulait du soft, du light, de l'info qu'on digère facilement et que l'on chie instantanément. Il n'y a rien de pire, je crois, que les anciens gauchistes. Un jour, pour raisons budgétaires, il a cessé de prendre mes articles. Je me suis retrouvé comme un con.

J'ai commencé à écrire à *Libé* en 1993, pour la nouvelle formule du canard; après un passage de quelques mois à *Gai Pied* pour préparer le lancement de la revue SM *Projet X* (j'avais également bossé pour l'hebdo avant qu'il ne disparaisse). Restrictions budgétaires, réduction du budget "piges". Même avec *Nova Magazine*, ça commençait à dé-

conner sérieux. Il venait de me supprimer ma chronique mensuelle sans me prévenir, ne me prenait plus aucun dossier. Je venais de bosser pour "C'est pas le 20 heures", une émission de Canal +. L'émission s'est arrêtée définitivement durant l'été. Je frappais à toutes les portes, essayais de m'en sortir. Tentais de trouver des sujets intéressants à proposer aux journaux. Mais ça ne marchait pas. Plus rien ne marchait. Ça s'écroulait pan à pan. Et moi dessous, qui étouffais. Je ne bossais plus, je n'avais plus d'argent; que mes quelques maigres économies. Quelques milliers de francs récupérés après mes licenciements économiques à la disparition de *Gai Pied Hebdo* et de *Gay Infos*. Je vivais sur mes réserves qui s'amenuisaient. Heureusement que j'en avais. C'était déjà ça.
Voilà donc, plus de mec, plus de boulot, pauvre cloche dénudée. Je sortais tous les soirs, je n'allais pas bien, buvais, me droguais. Pour oublier, tout oublier. Toujours comme un enfant, seul, qu'on délaisse, abandonne. Cet enfant perdu que je resterais jusqu'à la fin de mes jours.

Les massages? La prostitution? Cela a commencé en 1997. A l'époque, je faisais beaucoup de minitel pour draguer : les mecs défilaient, m'enfilaient, filaient. Je ne sortais plus avec des femmes à ce moment-là, enfin très peu. Par facilité. Cela met un temps fou à se faire draguer les femmes. C'est une perte de temps terrible. Les hommes, c'est beaucoup plus rapide. Deux coups de cuillères à pot et hop !, l'affaire est dans le cul. Les hommes, mes hommes, à l'époque, je les massais déjà, avant l'amour. J'ai toujours aimé masser, c'est un art de vivre formidable, humain, chaleureux. Pas un massage très long, mais un petit massage des familles tout de même, bien relax et agréable, qui vous met en condition

et vous épanouit les muqueuses quoi. Un jour, un amant de passage (ils sont toujours de passage chez moi, je ne les utilise pas plus de deux ou trois fois à quelques exceptions près qu'on appelle des maris) me dit que je devrais me faire payer pour ma prestation, mes massages.

– Ah bon, tu crois ?, lui demandai-je tout éberlué.

– Bien sûr, il y a plein de gens qui sont prêts à payer pour qu'on s'occupe d'eux, qu'on les chouchoute. En plus, tu es un expert. Tu caresses bien, tu es un bon baiseur. Vraiment très bien monté, bien foutu. Et surtout, tu as beaucoup d'amour à donner. Oh oui !, tu as vraiment énormément d'amour à donner, et à prendre aussi. Tu as vraiment besoin d'amour.

– Oui, "j'ai besoin d'amour", aha ! Non je déconne mais oui, oh !, putain, qu'est-ce que j'ai besoin d'amour. Je crève sans amour, je suis un volcan d'amour éteint. Je le sens gronder, en moi. Prêt à exploser et dévaler en torrents sur mon âme abrupte.

– Eh bien, fais des massages, alors ! Et fais-toi payer. Tu pourras ainsi donner tout ton amour.

– Ah bon, tu crois ?

– Essaie, tu verras bien. Ça ne te coûte rien.

– Ah ça non, aha !

Je ne sais pas comment dire, ça a fait tilt, comme ça, dans ma tête. C'est bizarre, parfois, comment la vie peut prendre de ces sacrés chemins de traverse. Ce soir-là, je n'ai pas débranché les neurones en céramique, pour que la machine à fabriquer des idées fonctionne parfaitement. Sinon, parfois, je la mets en mode aléatoire, les idées viennent comme ci, comme ça. Mais ce n'est pas toujours probant. Je suis donc allongé sur le lit en latex, en écoutant Radio Classique. En fait, je n'arrive pas à dormir. Les massages, pourquoi

pas? Faire ça quelque temps. Le temps de gagner de l'argent, meubler la maison monde, me gâter. Et surtout, me reconstruire dans la tête, mettre un peu d'ordre, oh oui! Et repartir à nouveau. Mais aussi, oui-oui, finir et publier ce putain de bouquin, "Je bande donc je suis", mon projet de vie. Ce livre que j'ai commencé fin 1995. Ma putain de vie en échafaudage perpétuel. Me reconstruire, oui, j'en ai besoin, c'est essentiel. Je suis encore trop près du gouffre, le gouffre de mon océan personnel, présent là, en moi, prêt à tout instant à se refermer sur moi. Et m'engloutir. Oui, ce serait bien, masser des gens, gagner de l'argent facilement, pour pouvoir écrire et réaliser mon projet capital, mon œuvre fondatrice.

Masseur, pute, pourquoi pas... Quoique ce mot de pute, je le trouve très-très moche, je ne sais pas pourquoi j'utilise ce mot de pute. C'est vraiment péjoratif dans la tête des gens. Pute. Tapin c'est mieux. Gigolo aussi. Bien sûr, j'ai conscience de mes handicaps pour être tapin, je ne suis plus très-très jeune, 32 ans, c'est beaucoup trop vieux pour ce métier qui aime la chair fraîche et les minets. Trop vieux pour être une pute. Mais bon, inversement, un minet de 20 ans, il ne se donnera jamais comme moi je me donne. On viendra me voir parce que je suis viril, très mec. Bien monté et bon niqueur. D'un point de vue moral, ça ne me dérange absolument pas, oh non! Alors ça pas du tout du tout. Ce n'est pas que je sois un garçon immoral, non-non, au contraire, je suis très-très moral, très chrétien en fait. J'ai un profond respect et amour des autres, enfin je crois. Quoique pas toujours. Faire la pute, je trouve même cela très excitant, sacrément subversif. Très-très BerlinTintin quoi. Je suis loin d'être un canon de beauté, quoiqu'avec un beau corps paraît-il, baraqué, musclé, bien proportionné. Et avec une très bonne

queue, épaisse. Je suis un "bon baiseur" me disent mes amantes et amants. Je prends mon temps, sais être doux et brusque, calme et violent. Sais jouer avec les cambrures. Excitant. Sexy. Sexe. Cela plait aux femmes, aux hommes, cette violence et cette douceur en moi, cette virilité. Cette sensibilité-sensualité. J'ai toujours aimé complètement me donner, pleinement, corps et âme. Et puis, il faut bien que je vive, que je survive, que je mange, que je puisse sortir, faire la fête avec mes potes, ne pas rester seul, ne pas m'incarcérer dans les murs intérieurs de ma tête et de la maison monde.

Je suis donc dans la nacelle, suspendu par un fil, dans le vide, balancé par le vent.
– À trois, tu sauteras, les bras en croix, me dit l'homme.
Je ne sais plus déjà quel pari idiot m'amène là, harnaché comme à varappe, prêt à faire le grand saut, à l'élastique. J'étais à la foire du Trône, celle du grand bois de l'Est, quêtant des sensations, devenir patte molle, balancé par une machine infernale : la vie quoi ! C'est alors que je l'ai vu, haute et priapique, belle grue. Celle du grand saut.
– C'est ton premier saut à l'élastique ?
– Oui, déglutis-je.
– Tant mieux, c'est le plus fort, le plus violent, le plus pur et le plus enivrant. Tu t'en souviendras toute ta vie, plus tu auras peur, plus tu vas jouir.
La machine à drogue personnelle s'est mise en branle, je me neurotransmets alors, inconscient de mon acte. Je vais donc faire le grand saut. Je m'élève dans le ciel et monte des étages de chimères : partout, le vide. Rester ou sauter, il me faut choisir : maître ou esclave de mon destin... La vie n'est faite que de choix. Choisir sa vie comme certains se

la refusent : handicapés de l'être. Je me suis donc jeté dans le vide...

Le lendemain, j'ai fait du minitel. Mon pseudo : "Bomasseur viril tbm"; mon cv : "bomek viril tbf tbm, 1m90, 82 kg, 29 ans 22 cm épais, sensuel, propose massage relax et sexe soft ou hard à H, F ou CPL". Je mens un peu sur l'âge, j'ai 32 ans maintenant, mais bon, je fais plus jeune que ça, il paraît. Et mon look est jeune. Quand je vois tous ces gens normaux, sans idées de travers, qui vont par ici et puis par là, et patati et patata, ces gens qui, à 35 ans, en font déjà 50, oui-oui, oulala!, je préfère être moi, même pute. Les premiers contacts minitel sont positifs, enfin, dans l'ensemble. D'autres mecs, par contre, me traitent de "sale pute", me demandent de dégager. Pourquoi? Je commence peu à peu à découvrir la violence que peut engendrer la prostitution, ce lieu de passions sourdes, pulsionnelles, viscérales. Le sexe se marie mal à l'argent. Je découvre tout cela, ça n'est pas facile. Il me faudra m'y habituer. Je ne réalise pas encore le temps que je mettrai à m'y habituer. Je ne réalise pas tout, loin s'en faut. On ne comprend jamais vraiment grand chose, a priori, dans sa vie. On se laisse faire par elle, brindille d'être emportée par le vent, aha. En plus, avec la vie que je me choisis, cette vie, là : "pute". Mais est-ce vraiment un choix? Je ne sais pas, un choix libre mais subi, la main forcée par la vie. Mais un choix tout de même. Ma vie. C'est assumé je crois. Enfin quoique...

– Bonjour, tu as trouvé facilement?
– Oui, pas de problème.
Il est petit, râblé, gras. Mais est-ce que je vais arriver à

bander avec ce gros thon ? Bander suffisamment pour baiser ça ? J'ai beau avoir la forme, oulala !
– Tu bois quelque chose ? Un coca ?
– Oui.
– Je t'amène ça. Mets-toi à poil, et allonge-toi sur le lit.
Quelle horreur ce type ! Il y a longtemps que je me serais suicidé à sa place (quoique tout le monde a le droit de vivre... et de mourir aussi, aha !). Je suis un peu sec dans ma manière de parler avec lui, à mon avis. Trop rude, je m'en aperçois bien mais ne peux pas faire autrement : ça sort comme ça. L'appréhension quoi. C'est plus fort que moi. Cela me dépasse, je n'ai pas l'habitude. Je vous y verrais bien vous, recevoir un inconnu et lui donner votre cul, enfin le vendre, aha ! La prostitution traîne ses tombereaux de merde, c'est sale dans nos sociétés. Et comme c'est sale, je suis sale. Une sale pute. Ma foi, allons-y. Fonçons. Plus rien à perdre, déjà tout perdu. Je ne vais tout de même pas lui dire de partir.
– Allonge-toi sur le lit, bien à plat, respire calmement, laisse-toi faire.
Je ne sais vraiment pas comment appréhender son corps flasque, allongé sur le ventre comme un gros phoque. Il porte une alliance. Il a peut-être des enfants, une vie de famille, je ne sais pas, je n'ai pas envie de parler, ne lui pose pas de question. Laisse le temps passer. Regarde la pendule. Comment toucher ce corps qui me révulse ? Comment s'y faire, s'y habituer. Ça ? Comment l'aimer, comment aimer ? Toujours l'amour, cette quête inlassable de l'amour. Et maintenant, je suis une pute. Une sale pute. Je commence à masser son corps, tiens, sa peau est douce, c'est surprenant, oui-oui, presque agréable. Il me faut dépasser mon dégoût. Toujours ce putain de dégoût lié au sexe. On nous a élevés

avec ça. Le sexe c'est dégoûtant, sale. Ses fesses sont douces elles aussi. J'arrive au dos. Le massage est terminé. Il va falloir en arriver au cul, le baiser.

– Retourne-toi. Je vais m'occuper de ta queue, te pomper. Après, je te baise.

– Tu feras doucement, je n'ai pas l'habitude. Et puis, tu as vraiment une grosse queue.

– Ok mec, no problem.

Son sexe est moche, petit, visqueux, il mouille. Je l'encapote, pas envie de ses fluides. Pas envie de contact, d'être trop proche de lui. Les capotes, c'est bien, ça met une distance. Ça préserve de l'autre. Et quand tu es pute, tu as besoin, malgré tout, de rester à distance. Me défendre, me sauvegarder à tout prix. L'autre avec un petit "a" bande mou. Une queue qui ne ressemble à rien. Une queue de chien, avec le gland en parasol. Ridicule.

– Suce ma queue, dis-je, fais-la bien bander, bander bien dur. Comme ça, après, je vais bien te bourrer.

J'ai du mal à bander. Je n'ai pas la technique, pas encore. Je panique. Me ressaisis tant bien que mal. Il ne faut pas paniquer, surtout pas. Sinon, je ne pourrai jamais bien bander. Me concentrer. Et c'est capital que je bande (donc je suis, warf-warf).

– Suce plus fort, salope, bien à fond. Allez putain !

J'imagine les dents pourris, les chicots, sa salive putride, son haleine fétide de gros thon, de gros phoque sur la banquise de l'Antarctique. Beurk, je n'aime pas le poisson. Quoique les phoques ne soient pas des poissons mais des "mammifères des mers froides (ordre des pinnipèdes), de grande taille (de 1,50 m à plus de 5 m), aux oreilles sans pavillon, à la fourrure rase, aux pattes postérieures inaptes à la locomotion terrestre. Les phoques se nourrissent de poissons et

de mollusques. Le phoque commun est couramment appelé veau marin en France (loup-marin, au Canada). La chasse aux pédés-phoques est interdite". C'est mon dico Hachette sur CD-Rom qui dit tout ça, oui-oui. Et bien ce veau marin, je ne veux pas qu'il m'embrasse. J'embrasse pas. Enfin pas lui. Avec le temps et la patience de sa bouche, ma queue commence à prendre figure humaine. Je la retrouve, ma chérie.

– Tu as vraiment une belle queue, waaaaahh !, j'ai envie que tu me sautes. Mais vas-y doucement.

– Je t'ai dit ok, mec, c'est ok. No problem. Tends-moi bien ton cul.

Je réponds sèchement, brutalement. Mais ça doit l'exciter, il remue du fion.

– Mets-toi à quatre pattes, écarte bien ton cul, je ne te ferai pas mal, laisse-moi faire.

Il jouit en trente secondes. 100 euros.

Mon ami le grand Raphaël (1,95 m tout de même oui-oui !) m'a invité ce week-end à Bonneuil dans une maison à la campagne pour son anniversaire. Ses 35 ans je crois. Je suis parti en voiture avec ma super copine Alèthe, connue en 1988 à mon débarquement à Paname, à 25 ans. On arrive tous vendredi soir. Une majorité de mecs, des homos je pense, quelques folles, bonne ambiance, chaude, très-très contact quoi. J'aime bien la compagnie des gays : ils sont drôles. À notre arrivée, Raphaël me présente à Joseph-Marie, le masseur professionnel dont il m'avait parlé. Joseph-Marie (quel nom !) doit donner des cours de massage californien durant le week-end. Chouette alors. Quel engin ce Joseph ! Il ne ressemble à rien, du moins pas à grand chose, tout dégingandé, fagoté comme un as de je

ne sais même pas quelle couleur avec de gros yeux qui cherchent désespérément à s'échapper des verres épais de ses lunettes, épais, très-très épais même. Je me présente tout de suite à lui :

– Bonjour, je suis BerlinTintin, un ami de Raphaël. Il m'a dit que tu étais masseur professionnel (un masseur, ça me semblait évident de le tutoyer, ces gens-là sont près des autres, sans distance superflue. Eux.). Il m'arrive aussi de masser des hommes et des femmes de temps en temps. Mais je ne m'y connais pas beaucoup encore. Je serais très-très heureux que tu me montres, que tu m'apprennes. Que tu m'inities.

Il me regardait fixement depuis tout à l'heure, dès le début de notre rencontre, avec ses grands yeux globuleux, mais d'un globuleux ! Oui-oui, c'est exactement cela, globuleux comme ceux d'une grenouille verte du désert de Gobi. Je ne sais pas s'il existe des grenouilles dans le désert de Gobi, encore moins si elles sont vertes, et puis une grenouille dans un endroit comme le désert, où il n'y a pas d'eau, ce n'est pas logique, mais c'est une image qui me vient comme ça (des fois j'en ai de ces images...) pour vous faire part de mon grand étonnement. Très-très grand même. Joseph-Marie (quel drôle de nom ça aussi pour une grenouille) me regardait donc, me prit la main et me la serra. Et là, je ne sais pas, je n'ai pas compris tout de suite ce qui se passait, je ne sais pas comment vous dire avec des mots, c'est difficilement traduisible cette sensation puisqu'elle est purement, comment dire, physique, énergétique même, voilà, c'est cela, énergétique. Nous sommes restés de longs instants comme ça, face à face. Lui et moi. BerlinTintin et la grenouille verte du désert de Gobi, et je sentais quelque chose s'insinuer en moi, pas quelque chose, non : une chaleur, une couleur. Oui c'est cela, ça restait d'abord au